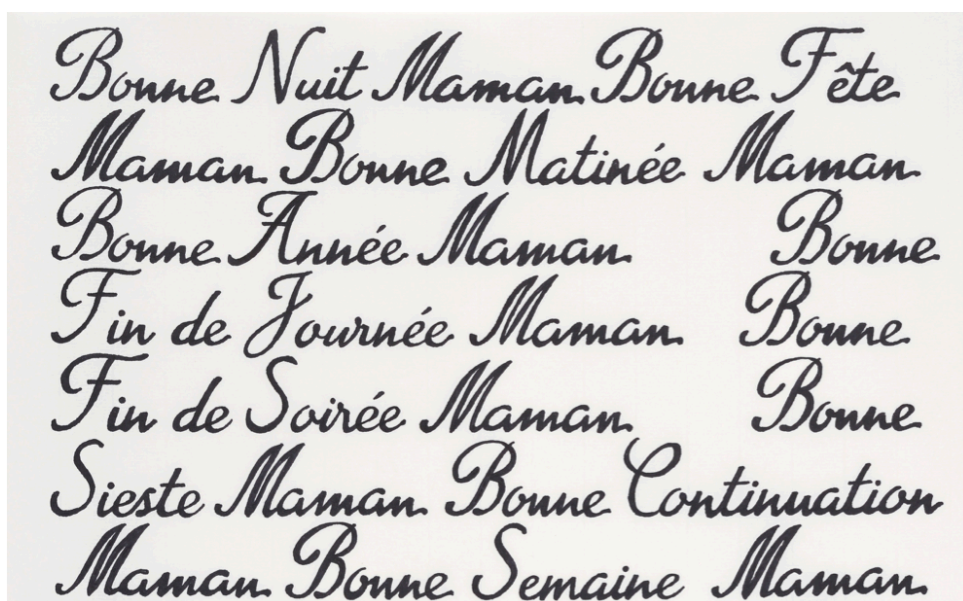


VALÉRIE MRÉJEN
Roots

Exposition personnelle du 3 septembre au 23 octobre 2016.
Vernissage le samedi 3 septembre de 15h à 21h.

« Mon père prend toujours exemple sur les publicités pour nous proposer une image de la famille heureuse où les gens communiquent, rient et plaisantent en rentrant à la maison. Il voudrait qu'on lui demande ce qu'il a fait aujourd'hui, qu'on prépare un petit dîner, une jolie table et que chacun se serve en riant. »

Valérie Mréjen, *Mon grand-père*, 1999, ed. Allia



Bonne Maman, 2016, encre sur papier, 65 x 50 cm (détail)

R comme roots

Pour sa première exposition personnelle à la galerie Anne-Sarah Bénichou, Valérie Mréjen poursuit son exploration du thème de la famille. *Roots* comme racines, racines imaginaires. Une famille de fiction faite d'arbres généalogiques composés à partir de noms de marques: Bonne Maman, Uncle Ben, etc. Une famille de fiction internationale.

Mystification affective, jeu sur l'image et sur le mot. Mystification du langage également, jeu sur le sens et son escamotage, usage des faux-semblants et des clichés. Autant de thèmes qui sont au cœur du travail de l'artiste et que l'on retrouve dans les nouvelles œuvres présentées, notamment une série de dessins qui associent des noms de produits pour former des lignées étrangement familiales. *Roots*: un mot qui peut évoquer l'absence de confort, des conditions spartiates ou une installation

sommaire. Une forme de rudesse à l'exact opposé de l'image que ces mères, grand-mères, oncles et tantes inventés essayent de nous donner. Avec un aïeul composite, une figure de petite Mamie rassurante et universelle, elles font au mieux pour produire l'impression du *comme à la maison*, du *comme dans votre enfance*.

L'emploi de l'expression *c'est roots* permet de tirer une certaine fierté de ce dont on a l'air de se plaindre. Il s'agit de pointer un manque ou un défaut, que l'utilisation de l'anglais rend tout de suite plus sympathique, distancié. On dit *c'est roots* comme on dit *c'est rock*. Cette forme de dureté a l'air ainsi plus romantique. De même qu'on peut chercher à sauver sa famille en la présentant sous un meilleur jour tout en la critiquant de l'intérieur.

C'est aussi et avant tout un retour aux sources : le désir de produire une nouvelle série de dessins après quelques années consacrées à d'autres médiums et moyens d'expression.

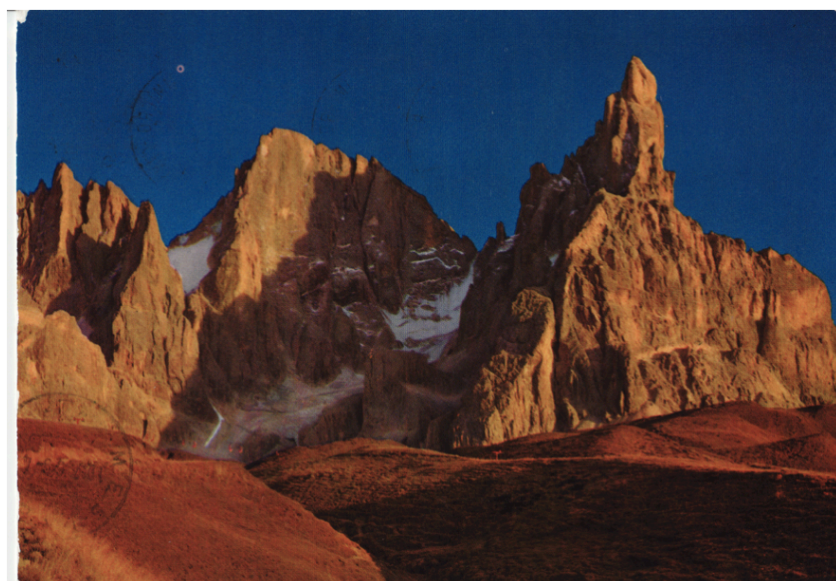


Abuelita

2016

crayons de couleur sur papier

65 x 50 cm (détail)



Leur histoire

2014

vidéo HD couleur

3' 30" (extrait)

Clara Schulmann : *La maison biscornue* d'Agatha Christie s'ouvre sur une comptine / refrain / berceuse. Mais rien de rassurant là-dedans. L'enfance est grinçante ?

Valérie Mréjen : Ah, je vois que nous n'avons pas la même édition... la mienne est plus récente avec une couverture jaune et noire. Mais j'imagine assez ce que peut être cette berceuse. Une chanson aux paroles en forme d'énigmes, douces et d'apparence sournoisement cruelles. Ou simplement avec une chute brutale après un refrain rose bonbon. Oui, l'enfance est grinçante, comme cette comptine. Quelque chose d'inquiétant y plane. La douceur d'une parole peut se muer en agacement. L'impact des phrases est énorme.

CS : Dans cette maison biscornue vivent ensemble différentes générations. L'arbre généalogique de cette famille est comme une mauvaise herbe. Avec le poison qui irrigue et menace. Jusque dans le chocolat chaud. Home sweet home ?

VM : Oui, home sweet home, malgré le côté sauvage, parfois étouffant, oppressant de la famille. Je crois qu'il en faut vraiment beaucoup pour vouloir s'échapper de sa maison familiale, même biscornue et tordue. Nécessaires repères.

CS : - Désolée j'ai pris du retard... Dans le livre Joséphine tient comme à la prune de ses yeux à un cahier noir, dans lequel elle tient les comptes de son programme macabre. De qui elle souhaite se débarrasser. Confessions mais aussi mise en scène : c'est elle qui organise / prévoit / anticipe bon nombre de situations. Les adultes sont finalement des pions qu'on déplace. Cette inversion des rôles est étrangement joyeuse.

VM : C'est la revanche rêvée de l'enfant sur les adultes, sur la portée de leurs jugements prononcés plusieurs fois ou même une seule, mais qui restent en mémoire, sonnent comme une fatalité. Cette petite fille dont tout le monde dit qu'elle est vilaine et dont la mère se plaint (« pour plaisanter ») qu'on la lui ait échangée à la naissance, s'est forgé une puissance secrète. Échangée au berceau, sous-entendu : mon vrai bébé était forcément une fille ravissante qu'on a insidieusement remplacé par ce laideron. Puisqu'on lui dit qu'elle ne fait pas tout à fait partie de la famille (pourtant, il paraît qu'elle ressemble à son grand-père, un nabot simiesque), il est doute moins difficile de commettre ce crime. On l'a exclue du clan par des paroles blessantes, sans qu'elle ait rien demandé, elle a moins de scrupules. Et ce qu'elle fait chez le grand-père c'est peut-être cette ressemblance qui superpose à son visage d'enfant celui d'un homme déjà âgé.

CS : En anglais, « crooked » = crochu, tortueux, de travers. Mais aussi corrompu, malhonnête. Mais aussi – et donc – « not straight ». Famille, maison, petite fille « not straight » ?

VM : Absolutely. C'est la brebis galeuse de la famille. Elle ne correspond pas à la petite fille modèle qu'on aurait présenté fièrement pour récolter une moisson de compliments. Celle-ci, on ne sait trop comment la voir ni la considérer. Elle peut bien remplir son petit carnet noir. Personne ne veut réellement s'y intéresser. Bien sûr, ce n'est pas un rejet frontal. C'est plus insidieux, souterrain. Du coup, elle agit aussi en secret.

Conversation par sms, juin 2016.

Valérie Mréjen

Plasticienne, réalisatrice, écrivain, Valérie Mréjen multiplie les moyens d'expression pour mieux explorer les possibilités du langage. Ses vidéos sont souvent inspirées de souvenirs, d'événements quotidiens, de détails cruels et burlesques de l'existence, de lieux communs, de malentendus... Elle y mélange divers types de récits rapportés ou vécus qu'elle réécrit et réarrange, avant de les mettre en scène.

Les tentatives d'épuisement d'une conversation ordinaire par Valérie Mréjen sont nombreuses. Mais, par la neutralité picturale de ses images et par la pureté de ses dialogues, elle transforme des situations banales en métaphores existentielles à travers de simples formules d'usage.

Les personnages se côtoient sans se comprendre, profondément seuls face à l'autre, ils sont démunis car ignorés voire niés. Des situations vides et neutres, raconter un retour de vacances ou une soirée «sympa», bouleversent notre intimité par l'universalité partagée de ces dialogues convenus et désincarnés. Face à cette indicible violence, le regard que porte Valérie Mréjen sur autrui est doux, d'une douceur qui dévoile le potentiel comique de cette tragique vérité.

La naïveté des récits de vie et des échanges laisse ainsi place à une poésie du quotidien, à une esthétique de la répétition, où les êtres deviennent des héros innocents et touchants.

Valérie Mréjen a participé à de nombreuses expositions personnelles et collectives dont en 2014, la Triennial de artes, Sorocaba, à Sao Paulo, en 2012 *Portraits de famille* au Centre Pompidou, en 2008 *La Place de la Concorde* au Jeu de Paume, en 2007 *Illuminations* à la Tate Modern de Londres et *Air de Paris* au Musée National d'art moderne Centre Pompidou, *Notre Histoire* en 2006 au Palais de Tokyo.

Elle a été pensionnaire à la Villa Medici à Rome en 2002-2003 et à la villa Kujoyama à Kyoto en 2010-2011.

Elle est née en 1969 à Paris. Elle vit et travaille à Paris.

www.valeriemrejen.com

Dans le cadre de l'exposition, Valérie Mréjen a invité Clara Schulmann à écrire un texte abordant le thème de la famille. Au fil des discussions, Clara Schulmann a évoqué *La Maison biscornue* d'Agatha Christie.

Il en résulte une interprétation, une libre variation autour des souvenirs et des histoires, des légendes qu'on se plaît à sur-dramatiser pendant l'enfance. Chocolat chaud, grand-mamans inquiétantes et arbres biscornus...

Ce texte sera édité et distribué à la galerie durant l'exposition.

Clara Schulmann enseigne l'histoire et la théorie de l'art à l'école supérieure d'art de Bordeaux. Elle est docteure en études cinématographiques. Elle a récemment contribué à : *Cinéma Muséum. Le cinéma d'après le musée*, Presses Universitaires de Vincennes (2013), *Mike Kelley*, Centre Georges Pompidou (2013), *Joachim Koester: Of Spirits and Empty Spaces*, SMAK (2014). Elle écrit sur des artistes femmes : « Rien n'est magique », exposition Marie Angeletti, castillo/corrales, Paris, 2014, « Squirrels to the nuts », in *Zarba Lonsa*, exposition Katinka Bock, Laboratoires d'Aubervilliers, 2015, « A Girl and a Tree. Time Flies like a Banana », in *Next Spring*, Wellington, 2016. En 2014, elle a publié aux Presses du réel : *Les Chercheurs d'or. Films d'artistes, Histoires de l'art*. En 2015, elle a édité : *Jeux sérieux. Cinéma et art contemporain transforment l'essai*, HEAD/Mamco, Genève.

CONTACTS PRESSE

Agence Sylvia Beder Communication Culture

Sylvia Beder – sylvia@sylviabeder.com

Béatrice Martini – sbc@sylviabeder.com

Tel. : 01 43 20 51 07/ www.sylviabeder.com